

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cent ns par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte les timbres-poste de ces deux pays en paiement du prix de l'abonnement.

AUX AGENTS : Onze abonnements servis pour le prix de dix (\$5.00).

On publiera quelques ANNONCES, à de conditions spéciales.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

S. Rossignol,
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. Guay, à Chicoutimi.

CHICOUTIMI, 6 MAI 1893

L'ÉDUCATION

Rarement, croyons-nous, dans notre pays, la question de l'éducation a aussi vivement préoccupé les esprits. Chacun veut y mettre son mot, et on le fait avec un à-propos fort varié. Ce n'est pas que l'OISEAU-MOUCHE croie pouvoir en remontrer à qui que ce soit sur un aussi grave chapitre ; mais on ne lui refusera peut-être pas le plaisir de risquer ses modestes réflexions.

Il sait que la jeunesse d'aujourd'hui est la classe dirigeante de demain, et que telle on l'aura formée, telle elle sera et dirigera.

L'histoire atteste que tout se tient dans la marche de l'humanité à travers les siècles. Tout événement est une conséquence logique de ce qui le précède toujours ; le passé a été la préparation du présent, et le présent, celle de l'avenir. C'est là ce qu'ont compris les économistes et les législateurs de toutes les époques. Aussi le présent n'a-t-il pas seul été l'objet de leur sollicitude ; mais ils ont travaillé, ils ont fondé pour l'avenir, et leur grandeur, aux yeux de l'histoire, a eu pour mesure la durée de leur influence sur le bien-être de leurs semblables.

Eh bien ! c'est surtout dans l'éducation que se résout pratiquement cette influence du présent sur l'avenir. La question de l'éducation est donc aussi si délicate qu'importante, et il ne faut pas porter

une main empressée et violente sur des institutions et des méthodes, qui peuvent être susceptibles de perfectionnement, mais qui ont pour elles un glorieux passé et une expérience, que leurs états de service mêmes ont rendue précieuse. En ces jours, où le mot de *progrès moderne* fascine et affole bien des têtes, n'est-il pas nécessaire de rappeler que le véritable progrès consiste non pas à bouleverser, mais à perfectionner, non pas à démolir, mais à édifier ?

Que fait-on en certains quartiers ? On s'arme de la hache et l'on frappe à coups redoublés dans l'édifice, élevé par l'expérience et le travail des siècles. Au cri de *réforme dans l'enseignement*, on veut tout abattre : corps enseignant, méthode et institutions. On oublie que toute réforme exige du calme, un froid examen pour découvrir les défauts et leurs causes, enfin une patiente recherche des remèdes à appliquer. Pour réformer l'éducation en particulier, ne faut-il pas posséder surtout une connaissance profonde de l'homme comme être individuel, social et moral ? De quoi s'agit-il en effet ? De maintenir ou d'établir, s'il fait défaut, un parfait équilibre entre les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'homme, en les développant par un entraînement approprié. C'est là l'éducation, la triple éducation qu'il faut donner au jeune homme pour en faire un citoyen utile, honnête et vertueux. Ces trois éducations ne s'excluent pas, elles s'appellent ; elles ne se nuisent pas, mais s'entraident, se fortifient et se complètent.

Favoriser un des deux premières au détriment des autres, c'est semer le désordre, rompre l'équilibre dans les facultés de l'homme, et en faire, pour le moins, un hors-d'œuvre.

Au contraire, donner à l'homme, ces trois éducations, dans la proportion qui convient, c'est lui donner sa plus grande perfection individuelle, sociale et religieuse ; c'est lui donner le plus grand bienfait sur cette terre : la vraie civilisation.

Voilà des choses que l'on sait sans doute. Pourquoi donc faut-il que l'on veuille exclure, les uns, les hautes études intellectuelles, en tout ou en partie ; d'autres, la morale et l'enseignement de la religion ; d'autres enfin peut-être, ce que je ne crois pas, un développement suffisant de la force physique par les exercices corporels ? Serait-

ce parce que l'on a des préjugés, ou parce que l'on n'envisage qu'un côté de la question ? L'OISEAU-MOUCHE cherchera peut-être quelque jour à sonder ce mystère.

LIVIUS.

SOUVENIR (MAI 1889)

Hier, sur l'aile de la brise,
Avec le premier papillon
M'est arrivée, — oh ! très précise —
Votre suppliante chanson :

« Nous voulons de la poésie ;
« Nous t'en prions, fais-nous des vers ! »
J'avone, enfants, troupe choisie,
Que ces mots valent l'univers.

Mais bien que doucement ma lyre
Ait déjà frémi sous mes doigts,
A son harmonieux délire
Je ne mêlerai pas ma voix.

De la poésie, enfants roses !
Mais en ces gais jours de printemps,
Les cieux, la terre, toutes choses
Sont pleines de merveilleux chants.

Dieu, le seul poète adorable,
Sous un firmament plus vermeil,
Ecrit un poème ineffable
Avec un rayon de soleil.

Voyez comme se transfigure
La page blanche de l'hiver :
Ce n'est plus que fleurs et verdure
Où régnaient les frimas hier.

Partout naissent les violettes,
Et les délicieux maguets ;
Partout chantent les alouettes
Les pinsons, les rossignols.

Lisez, enfants, lisez sans cesse
Ce poème plein de douceur ;
Savourez-en à douce ivresse
Et louez son divin Auteur.

DEBELLA.

AU BERCEAU
DES BÉNÉDICTINS

Subiaco, petite ville de la Sabine à 17 lieues à l'est de Rome, est un endroit charmant qui captive le visiteur par ses nombreux souvenirs païens et chrétiens.

Après avoir été le théâtre des excès de Néron, Subiaco eut la gloire de devenir le berceau de l'illustre famille des Bénédictins.

A une petite distance de la ville, à l'ouest, s'élèvent majestueusement les montagnes de la Sabine dont les massifs de rochers, s'écartant tout à coup, ouvrent une gor-